

ANNEE 1975 - N° 99

Bulletin
de la
Société
de
Philosophie
de

L'OCCASION et L'APHORISTIQUE

par

VLADIMIR JANKELEVITCH

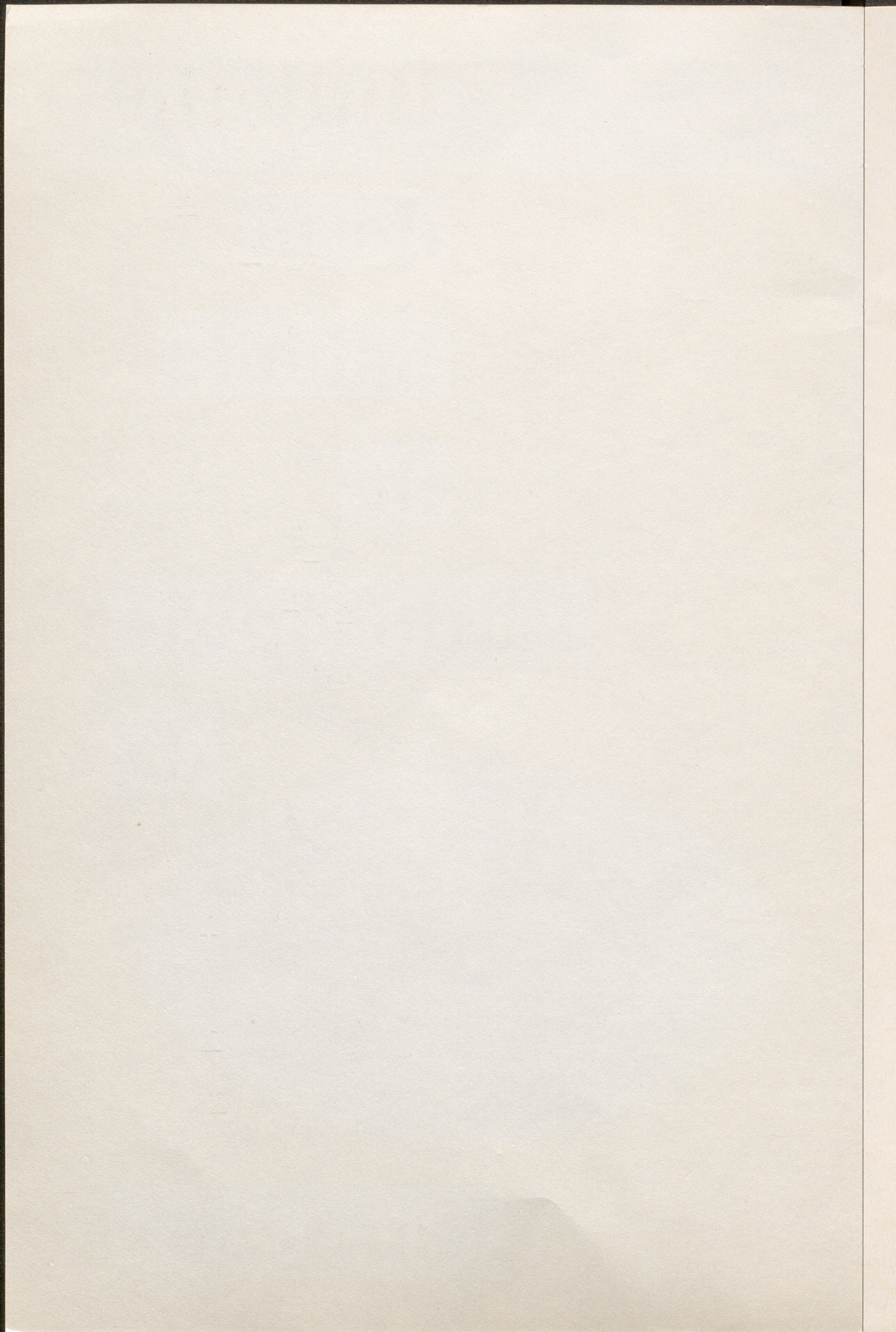
Professeur à l'Université de Paris I

Bordeaux

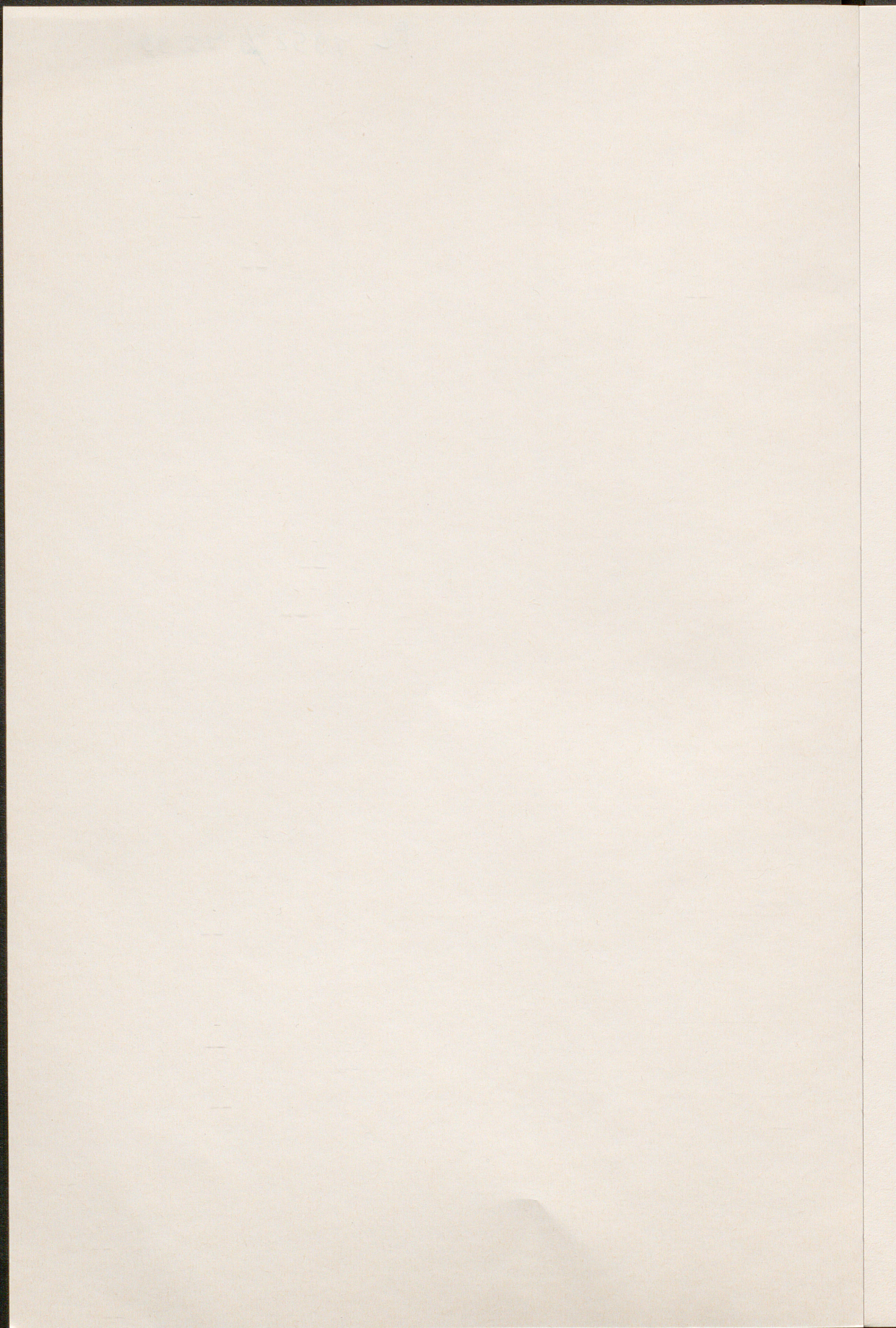
SCD BORDEAUX 3



3SCD0145681



PL 7952% 75.99



BULLETIN
de la
SOCIETE DE PHILOSOPHIE DE BORDEAUX

Fondateur : André DARBON

NOMS ET ADRESSES DES MEMBRES DU BUREAU :

Président : M. DUPUY, Résidence Michelet (D) Caudéran - Tél. 48.13.22.

Secrétaire : Mme LAVAUD, Résidence du Pontet, les Houx - Pessac

Trésorier : Mlle DAMIENS, 117, rue Mondenard - Bordeaux



BULLETIN

de la

SOCIÉTÉ DE PHILOSOPHIE DE BORDEAUX

Président: M. DUBOIS

MEMBRES DU BUREAU

M. DUBOIS, Président, M. DUBOIS, Secrétaire, M. DUBOIS, Trésorier

M. DUBOIS, Secrétaire, M. DUBOIS, Trésorier, M. DUBOIS, Secrétaire

M. DUBOIS, Secrétaire, M. DUBOIS, Trésorier, M. DUBOIS, Secrétaire

SOCIÉTÉ DE PHILOSOPHIE DE BORDEAUX

1899



Le problème que je dois traiter n'est pas le problème de la contingence ; c'est indépendant de ce problème et ne suppose pas de notion particulière c'est à dire que si tout était nécessité et si le monde était entièrement déterminé, le problème de l'occasion pourrait encore se poser à l'homme, l'occasion aurait encore un sens ; elle serait un peu illusoire, mais même telle elle serait repérable, et on pourrait encore concevoir que cet exposé est possible mais d'autre part on peut faire des objections à un pareil sujet parce que le mot occasion est un mot un peu frivole, un peu léger, qui concerne le journalisme, le fait divers, l'à propos et il y a toute une conception de la philosophie spéculative pour laquelle l'occasion est un objet indigne de considérations philosophiques ; en effet la philosophie n'a affaire qu'à des essences éternelles et on dirait : mais qu'est-ce que Platon a à voir avec l'occasion ? Peut-être plus qu'on ne le croit. D'ailleurs, en tout cas, Aristote bien certainement a beaucoup de rapports avec l'occasion, j'espère avoir l'occasion de le montrer ou même l'occasion de montrer le rôle de l'occasion chez Aristote et en général chez les Grecs qui ne sont pas du tout autant installés dans l'éternel qu'on veut bien le dire et qui ont un mot pour l'exprimer, kaïros, sur lequel on a fait bien des études d'ailleurs.

Il y a aussi des textes très curieux qui ne sont pas seulement philosophiques chez les lyriques, chez les tragiques, chez Pindare, chez Euripide et enfin chez les moralistes et les philosophes plus récents de la Grèce.

Par conséquent, comme vous le voyez, l'idée de l'occasion n'est pas du tout dédaignée ou méprisée par une philosophie spéculative, même si elle est rationaliste et même si elle paraît installée dans l'éternel ; elle n'est pas indifférente au fait divers, à la quotidienneté, qui ne lui paraît pas indigne de son examen, une philosophie anecdotique indiscutablement, et de la quotidienneté, vraiment de toute manière . D'autre part, l'occasion a toujours été utile à la philosophie de la cause malgré tout, et après tout, Malebranche, philosophe occasionnaliste, oratorien de son état, vit au XVII^e siècle. Mais chez lui l'occasion est tellement misérable, c'est une toute petite occasion, un peu dérisoire : lorsque vous prenez Dieu, c'est Dieu qui voit à l'occasion de la vision ; mais enfin l'occasion est un peu une manière de parler, une manière de politesse en quelque sorte que l'on fait à des subalternes, mais en général une philosophie qui concentre toutes les rênes, tous les leviers du commandement, du pouvoir dans les mains de Dieu et ne laisse rien en dehors de la cause éminente, suréminente, qui ne laisse rien faire à des causes sublalternes, à des causes secondes, à des génies, à des forces dérivées. Il est évident que l'occasion n'a qu'un rôle tout à fait effacé et même l'occasionnalisme n'a rien à voir avec une pareille philosophie et Dieu s'occupe de tout lui-même ; mais, malgré tout, Dieu ne peut s'occuper de tout en personne il aurait trop à faire et il fixe les lois générales immuables ; il en a laissé l'application à des causes dérivées faute de pouvoir s'en occuper lui-même et faute de pouvoir y faire face. Donc il ne se dérange pas à propos de tout lui-même et de cette idée est partie pour la première fois l'idée d'un occasionnalisme.

Mais, en vérité, ce n'est pas de cela que nous parlerons ici,

car une cause subalterne est une cause dérivée à laquelle Dieu s'en remet pour faire ce qu'il ne fait pas lui-même ; ce n'est pas du tout l'occasion et, inversement, l'occasion, ce n'est pas une cause, comme je me propose de le montrer. Simplement, celui qui a trop à faire se décharge sur un secrétaire. Le Roi des rois, Basileon Basileus comme l'appelle Plotin, s'en remet au roi, le roi au roitelet et le roitelet à des petits tyranneaux d'antichambre, les huis-siers, les chambellans et toute la valetaille du pouvoir qui fait ce que le grand patron n'a pas le temps de faire. C'est ce qui s'appelle une délégation de pouvoir. Le pouvoir court du grand tyran au tyranneau au roitelet et à la valetaille qui a souvent d'ailleurs des pouvoirs exorbitants. C'est donc le pouvoir qui s'écoule et qui devient subalterne, un pouvoir sublterne qui s'affaiblit en s'éloignant de sa source, qui est la volonté éminente, autocratique du monarque, du souverain, de l'unique souverain. Cette volonté s'affaiblit comme le courant s'affaiblit peu à peu lorsque le torrent gagne la plaine quand il devient une rivière paisible ou lorsque la cascade est retombée et est devenue un cours d'eau. C'est une dégradation du pouvoir aux causes dérivées ou si je puis dire encore, le grand monarque, la cause totalitaire ne peut tout faire, alors elle fait faire par les autres. Vous remarquerez l'expression : le faire est à la deuxième puissance, faire avec exposant, faire par personne, par cause interposée, si on peut dire. Dieu ne met pas lui-même la main à la pâte comme un grand créateur ne s'abaisse pas au travail de bureau, il donne sa symphonie à recopier à son secrétaire ; de la même manière le 2ème faire dans "faire faire" est un faire dégénéré, un effluve affaibli du 1er c'est comme s'il y avait communication de pouvoir, transmission d'un élan qui s'affaiblit peu à peu mais toujours sur la même ligne de descente. C'est une descente, une dégradation en cascade de l'un à l'autre ; cela c'est la cause inférieure, subalterne, dérivée, mais ce n'est d'aucune manière l'occasion. L'occasion est d'un autre ordre, comme je crois pouvoir le montrer. L'occasion est d'un autre ordre, elle n'est nullement une cause et même il n'y a pas cause occasionnelle dans l'autre sens, il y a des occasions mais il n'y a pas de cause qui soit occasionnelle ; elle est surtout une cause dérivée qui reçoit simplement une partie de la poussée ; en quantité elle est moins forte que la cause initiale. Il n'en est pas de même de l'occasion. L'occasion, elle, bourgeoine, fleurit d'une manière marginale sur la ligne de descente ; elle ne fait pas partie de cette ligne de descente ; elle est donc si vous voulez latérale en quelque manière et elle n'applique donc nullement cet ordre de descente dont nous parlions et il semble d'abord qu'elle consiste dans les frottements, dans les frictions, dans les rencontres qui se produisent sur le passage d'une causalité adhésive, latente, potentielle et virtuelle et peut être nous n'en aurions jamais eu connaissance s'il n'y avait pas eu ces frottements nous ne saurions pas qu'elle a une étiologie. Il y a une étiologie invisible, une causalité souterraine qui s'exerce par exemple dans la vie de l'homme dans l'inconscient ou par des lois extrêmement générales et dont nous n'avons connaissance que par les accidents comme, si vous voulez, dans le cas où il y a une profonde animosité entre deux êtres et la vie aurait pu durer tout le temps, éternellement, sans que cette animosité se fasse jour. Elle se fait jour à propos de quelque chose, d'un événement, et cela joue un grand rôle, non comme cause mais comme réveil d'une animosité plus profonde qui était au-delà ; et on trouverait d'autres exemples dans les grands événements dont

l'histoire contemporaine est semée et qui ont été l'occasion pour ces courants profonds qui jouent le rôle d'une causalité souterraine, de se manifester. C'est comme s'il y avait donc une espèce d'électricité morale qui produit des étincelles lorsque ces frottements ont lieu, une électricité comme celle dont on dit que Socrate la dégageait dans l'épisode du Ménon où on le comparait au poisson torpille et il donne une secousse à ceux qui l'approchent et en même temps il les fait penser, les trouble et les fait penser. Eh bien Socrate est l'occasion d'un travail que le disciple fera ; le savoir ne s'écoule pas de Socrate à ceux qui l'écourent, à ses auditeurs, ce n'est pas une transmission de savoir ni même d'une connaissance en général, mais c'est une invitation, une secousse électrique qui invite l'auditeur à faire de même, à penser par lui-même et à toucher Socrate. A la fin du Banquet (Alcibiade veut se mettre à côté de Socrate,) On y voit des allusions érotiques à la manière contemporaine, mais en réalité il se place à côté de Socrate sur le lit où l'on dîne, le lit du Banquet, afin que le courant puisse passer, comme dans l'ION la chaîne magnétique en vertu de laquelle l'électricité passe de l'un à l'autre, le magnétisme dans la chaîne magnétique et de même, pour que quelque chose puisse passer de Socrate au disciple, il faut le toucher. Eh bien en cela Socrate n'est pas du tout la cause de quoi que ce soit, mais il produit l'étincelle ; c'est Socrate qui est évidemment la cause, mais en réalité le contact n'est pas causal, c'est seulement l'occasion qui déclenche un processus créateur chez le disciple. Donc le maître est l'occasion du disciple, mais d'aucune manière, il n'est la cause du disciple et il ne produit quelque chose d'une manière causale. Et ainsi cette idée d'électricité morale dont nous parlons montre également le rôle que peuvent jouer dans la vie les frictions et les frottements produits par les rencontres, tout au moins dans la vie des hommes où la rencontre inopinée de quelqu'un joue ce rôle. Ce n'est pas bien entendu comme dans le cas où l'occasion ou le kairós désigne un moment privilégié en soi ; par exemple le mois d'août est le moment de la moisson, c'est le kairós de la moisson ; de même le mois de septembre pour les vendanges. L'Ecclesiaste dit : il y a un temps pour semer, il y a un temps pour moissonner, un temps pour .. etc .. etc .. pour tous les travaux agricoles. Dans l'Ecclesiaste le Kairós qui est désigné est un kairós de la vie organique qui se retrouve dans la vie des hommes, identique, et qui par conséquent n'a pas de caractère exceptionnel. Je parle d'un kairós, d'une occasion qui est imprévisible et qui a un caractère fantomatique en quelque sorte et qui est donc toujours capricieux et dans lequel il apparaît même que la causalité est paradoxale si causalité il y a. Elle est paradoxale d'abord parce que les conséquences de ce rapport occasionnel sont démesurées. On ne peut pas reconnaître un équilibre quelconque entre la cause et l'effet comme on le fait dans les cas où l'effet est plus étendu que la cause ; on peut retrouver dans l'effet ce que la cause a mis dedans ; il y a un équilibre que l'on pourrait retrouver même si la causalité n'est pas une identité. Au contraire, quand il s'agit d'occasion, ses conséquences sont disproportionnées et en même temps extrêmement durables. Si les événements de Mai étaient la seule cause de certaines animosités et discussions, eh bien ces animosités se calmeraient au fur et à mesure que ces événements reculent dans le lointain du passé ; or elles ne se calment pas et quelquefois elles s'exaltent encore bien davantage ; c'est

parce que les événements de Mai ont tout simplement été l'occasion grâce à laquelle, à propos de laquelle s'est manifesté un désaccord fondamental qui remonte bien au-delà, tout à fait comme dans les rapports entre les appels à l'exication sexuelle et la libido qui en est la cause générale.

Il y a donc une disproportion comme vous voyez à la fois dans l'espace et dans le temps, dans l'étendue des conséquences et leur pérennité, qui ne peut s'expliquer que par cette profondeur de l'occasion et son caractère paradoxal et sur lequel nous aurons à revenir.

Si nous examinons une dernière fois avant d'étudier l'usage d'une doctrine de l'occasion -qui est la partie la plus importante d'une étude sur l'occasion dans sa nature même et de ses rapports avec la causalité elle-même- la causalité profonde, nous trouvons d'abord que cette causalité par elle-même est, sans une occasion, une cause stérile, nous dirions potentielle. Si l'occasion ne se présente pas, qui sait ? peut être que je vivrai toute ma vie sans connaître mon désaccord profond avec un tel. Si je prends un exemple si déplaisant, si pénible à citer, c'est qu'il est très caractéristique. On pourrait donc vivre sa vie entière sans connaître ce désaccord, donc sans l'occasion, sans les frictions et les frottements contingents produits par des rencontres, par les incidents de la vie, et qui sont toujours à propos parce que l'occasion est toujours à propos. Je disais en commençant : une étude de l'occasion est une étude de l'à propos, c'est à dire que cela pousse marginalement comme les faits divers. Cet à propos, ces causes, la cause potentielle qui sans l'occasion resterait inconnue, c'est le principe fécondant sans lequel elle serait stérile. Mais, vice-versa, sans la cause, l'occasion serait comme un cautère sur une jambe de bois ; elle ne réveillerait rien, puisqu'il n'y aurait pas de cause. La causalité serait absente ; donc l'occasion ne serait pas une occasion : l'occasion est l'occasion parce qu'il y a quelque chose en dessous que l'occasion réveille. L'occasion sans la cause est impuissante et la cause sans l'occasion est stérile et purement potentielle ; elle est donc comme morte et comme inexistante et on peut passer toute sa vie en l'ignorant ; donc, la cause elle-même est, nous dirons tout simplement nécessaire. Elle est nécessaire, il faut évidemment qu'il y ait ce quelque chose de profond dont nous parlions et qui attend la cause pour être fécondé, mais en elle-même elle ne suffit pas, elle est une condition négative, elle est sine qua non, sans elle il n'y aurait pas de rapport ; en effet l'occasion ne serait pas l'occasion, mais en même temps elle ne suffit pas seule ; l'occasion est suffisante, mais naturellement à elle toute seule elle ne suffirait pas non plus, alors ce qui suffit, ce qui est à la fois nécessaire et suffisant, c'est le complexe de la cause et de l'occasion. Entre les deux, nous avons tout ce qu'il faut pour qu'il se passe quelque chose : d'une part la causalité profonde qui est condition sine qua non, et d'autre part l'occasion qui donne à la cause l'existence effective, efficace même si elle n'est pas efficiente, même si elle n'est pas métaphysiquement efficiente, et en effet elle n'est pas une cause, elle n'est rien, elle est un accident qui pour un autre n'aurait aucun effet ; elle n'est donc pas efficiente mais par contre elle est efficace et elle produit un événement effectif. Je vous prie de considérer le nombre d'adjectifs dont nous disposons en français, servons nous en puisqu'ils sont à notre disposition :

effectif, efficace, et efficient.

La cause toute seule est efficiente mais n'est pas efficace ; elle devient efficace dans cette occasion et ainsi donne un événement effectif, quelque chose qui se produit ici ou là, car il n'y a d'effectivité que dans le temps et dans l'espace : si on peut dire quand, si on peut dire où, s'il y a des coordonnées de temps et de lieu.

Nous voilà donc dans l'empiricité la plus concrète et la plus effective qui est celle du temps et de l'espace, et par rapport à laquelle seule il existe une philosophie de l'occasion. C'est pour cela que nous nous étonnions au début que des philosophes spéculatives puissent s'intéresser à l'occasion puisque l'occasion est toujours avec des coordonnées. Qui dit occasion peut dire le jour où elle se produit, l'heure où se produit la rencontre. Si j'ai rencontré quelqu'un, je ne l'ai pas rencontré en général, je l'ai rencontré à telle place, à telle heure : si je lui donne rendez-vous, il faut lui dire à la fois quand et où. Si je lui dis quand sans lui dire où, comment voulez-vous qu'il me cherche ? Si je lui dis où sans dire quand, il faut qu'il attende toute l'éternité au coin de la rue puisqu'il ne sait pas quand. Si je lui dis quand sans lui dire où, le voilà bien avancé : il va me chercher dans tout l'univers ; donc, pour que le repérage soit complet il faut dire quand et où et ce sont ces deux choses qui font l'occasion et qui par conséquent donnent une existence effective à cette cause, elle est donc directement opératoire ; il y a des cas dans les sciences exactes par exemple, où la cause se passe bien de l'occasion, elle passe aux effets directement, immédiatement, selon des lois inflexibles. Ce n'est pas la peine de parler de l'occasion. L'occasion est là sans raison d'être et pratiquement inexistante et elle se confond pratiquement avec la production du phénomène, avec la production de l'effet.

Au contraire, il y a des cas plus concrets dans l'existence de l'homme par exemple dans l'existence de l'organisme : ensuite, dans sa vie morale, il y a une séparation beaucoup plus nette entre l'un et l'autre, où par conséquent l'occasion est nécessaire et où la cause occasionnelle ne suffirait pas. C'est le cas par exemple des domaines très concrets, très complexes comme celui de la biologie, de la pathologie où les facteurs sont tellement nombreux et tellement fins, difficiles à discerner les uns des autres et où les lois sont trop amples pour expliquer la production d'un phénomène par exemple la mortalité ; non pas la mort, mais la mortalité. La loi de mortalité, c'est une des formes de la loi de finitude, la finitude de l'être dans le temps qui est une loi très vague, très générale qui dit que l'homme doit mourir un jour ; quel jour, ce n'est pas nécessaire de le dire ; c'est impossible de dire est-ce que ce sera un mardi ou un mercredi ? au printemps ou en automne ? Donc on ne fait pas acception de la date ni de la manière ; tout ce que je sais, c'est que l'homme mourra un jour. Est-ce qu'il mourra à pied, à cheval, dans son lit ? Est-ce qu'il mourra de l'érysipèle ou d'un infarctus du myocarde, tout cela on n'en fait pas acception. Donc, pour reprendre les catégories d'Aristote, la catégorie de la manière, de quelle maladie, de la date, la plus poignante que nous voudrions ne pas savoir justement, quand, où, etc ... toutes les coordonnées circonstancielles, on n'en fait pas acception. Donc la loi de

mortalité ne tient pas compte de tout cela ; tout ce que nous savons, c'est que tôt ou tard, un jour ou l'autre comme nous disons, l'homme mourra. Cela ne veut pas dire naturellement qu'il vivra éternellement et que sa mort est reculée à l'infini. Cela veut dire que la date est indéfinie, indéterminée. Les théologiens disent "mors certa, hora incerta" ; le fait est certain, et l'heure est à jamais incertaine, tant mieux d'ailleurs qu'elle soit incertaine. Donc, le moment où elle se produira est à la disposition de l'homme, à la disposition du médecin, du thérapeute, et cette incertitude de l'heure, de la date et de tout le reste représente la marge d'espérance, la latitude qui est laissée au thérapeute. Ici, l'homme est tout-puissant. Donc, il n'est jamais absurde de vivre une année de plus et même un vieillard malade de toutes les maladies à la fois, malade à la mort, d'une maladie désespérée, un cancer généralisé, le cœur fatigué, etc ... il n'est pas absurde, il n'est pas contradictoire qu'il vive une semaine de plus ; quelquefois ça arrive et quelquefois il ne meurt pas, il se moque du médecin, de la médecine, et il ne meurt pas comme on l'y invite. Donc cela prouve l'indétermination de tout ce qui est circonstanciel, le lieu, le temps, la manière, le nom de la maladie et tout le reste. Cette indétermination est comme providentielle et elle dépend, elle est à la disposition de l'homme et c'est en ce sens qu'on peut dire sans exagérer, ou même en exagérant un peu (ce n'est qu'une manière de parler) que toute mort à la limite est une mort subite (nex, en latin). Toute mort est une mort subite même quand quelqu'un meurt de vieillesse : on dit qu'il meurt de vieillesse, il ne meurt pas de vieillesse, la vieillesse n'est pas une maladie ; il meurt parce qu'un capillaire, un vaisseau s'est rompu, il meurt d'un accident ; seulement s'il est vieux, un accident infinitésimal peut suffire, on ne s'en aperçoit même pas. Quand un jeune homme meurt à vingt-cinq ans, il est évident que c'est une mort subite ; il est anormal qu'un cœur de vingt-cinq ans s'arrête : cet arrêt de cœur est subit ; mais lorsqu'il s'agit d'un profond vieillard qui a contracté je ne sais quelle maladie chez lui, à son bureau sans sortir, on est tenté de dire que c'est l'usure des ans. En réalité, c'est une occasion, un accident qui s'est produit : une rupture de vaisseau, un capillaire, par conséquent, toujours quelque chose de soudain et quelque chose d'instantané et par conséquent pouvait être, à la limite, et qui sait ? qu'on pouvait éviter. Et c'est le sentiment profond que nous avons devant une mort quelle qu'elle soit : cette mort pouvait être évitée et le fait que les malades ou leurs descendants, plutôt, le malade n'étant plus là pour se plaindre, se retournent contre le médecin, souvent injustement, traduit un sentiment profond : le sentiment de la gravité de la mort. Vous demanderez peut-être et je me le demande un peu moi-même : à quoi bon tout cela ? Eh bien pour montrer le rôle de l'occasion considéré ici négativement, non comme une occasion favorable que nous recherchons, mais comme une occasion défavorable, ennemie de l'homme, que l'homme a la liberté de fuir, d'ajourner dans le temps et qui n'est jamais inéluctable, qui n'est jamais fatale. Par conséquent, on voit que la mort, la mortalité de l'homme est la cause lointaine de cette mort ; l'hypertension est probablement la cause prochaine de cette mort, le fait qu'il est mort hier à 18 heures ne dépend ni de la cause prochaine, ni de la cause occasionnelle, mais d'une occasion fortuite. On me dit que le grand poète L.P. Fargue a eu une congestion cérébrale et est mort parce qu'il s'était baissé sous la table pour ramasser

un objet, ce qui a produit l'occasion d'un transport au cerveau. L'exemple est trop beau pour être vrai, si l'on peut dire, il est vraisemblablement normal mais le fait qu'il se soit baissé sous la table n'est pas la cause mais l'occasion ; évidemment s'il ne s'était pas baissé sous la table, il serait peut être vivant. Il était évidemment hypertendu, donc la cause lointaine était là. S'il n'était pas mort ce jour là en se baissant sous la table, il serait mort la semaine suivante en faisant autre chose. C'est pourquoi, à la limite, la probabilité de la mort devient une certitude à 100% dans la mesure où l'organisme est devenu tellement fragile, les vaisseaux sont tellement lignifiés que n'importe quel incident peut provoquer la mort. Elle peut entrer en nous par tous les pores, les ouvertures du corps, de mille manières différentes. Elle vient de tous les côtés. Mais cependant le rapport entre la mort et l'occasion de la mort -(je ne parle pas des accidents ce serait trop banal, mais des incidents organiques et de la mortalité qui est en général) nous pourrions le relier au rapport entre la douleur et la douleur si vous permettez ce barbarisme qui est bien commode pour nous. L'homme peut être débarassé de telle ou telle douleur : la thérapeutique est là pour cela. Il n'y a pas beaucoup de douleurs de nos jours qui ne puissent être diminuées ou même écartées suspendues, ajournées, avec la thérapeutique actuelle. Mais ce qui ne peut pas être déraciné, c'est en général l'aptitude de l'homme à souffrir : la douleur, le fait qu'on peut déplacer la douleur, la maladie, transformer une migraine en mal d'estomac, mais non point économiser le fait de la douleur en général. De même dans les rapports du temps et de la temporalité (en énumérant plusieurs exemples vous finirez bien par comprendre) l'homme peut jouer avec les temps du temps, c'est-à-dire les ajourner, les annoncer, les retarder. En ce sens, le temps est à sa libre disposition, le temps est parfaitement malléable, plastique, est un milieu dans lequel notre action entre et d'où elle sort comme elle veut et par conséquent d'abord ajournée ; comme dans la mort, l'homme ajourne une échéance ou bien la repousse mais par contre la temporalité c'est à dire le fait du temps est notre destin, le fait du temps c'est-à-dire l'irréversibilité, de nouveau la mortalité qui caractérise cette temporalité et que personne ne peut déplacer et modifier. Donc, notre action, notre industrie, notre virtuosité a toutes les prises sur les temps de ce temps, comme par exemple les horticulteurs, agriculteurs, virtuoses qui font mûrir les melons en Alaska ou mûrir des pêches en 15 jours et font pousser du thé au Kamtchatka ou en déplaçant la floraison et la maturation : tout est possible à l'homme, mais ce qu'on ne peut pas faire, c'est que la maturation, la floraison et tout le reste se produisent en un instant c'est-à-dire en niant le temps. La négation du temps c'est un attribut de Dieu probablement, mais nous n'y connaissons rien, nous ne savons pas ce que cela peut être que de nier le temps, le comprimer, l'aplatir de telle sorte que la fin coïncide avec le commencement, c'est hors de mon pouvoir.

De même l'espace et la spatialité, l'espace que nous parcourons de plus en plus vite avec des véhicules de plus en plus extraordinaires ; mais on ne peut nier l'espace, la spatialité de l'espace et faire qu'il soit comprimé et aplati et qu'on puisse être à la fois au commencement et à la fin et au milieu. Voilà ce qu'on pourrait

dire de beaucoup d'autres problèmes même concrets, beaucoup plus concrets que celui-là dans lesquels il apparaît que tout ce qui dépend des circonstances et de l'occasion est au pouvoir de l'homme. Par exemple, on pourrait prendre dans la vie morale l'aptitude à mentir et les occasions de mensonge. On peut protéger l'enfant des occasions du mensonge le plus longtemps possible en lui évitant par exemple les lectures fâcheuses, en retardant le moment inévitable où il connaîtra son pouvoir de mentir. Or, il arrivera un jour forcément où l'enfant découvre qu'il peut dire quelque chose et penser le contraire ou qu'il peut ne pas dire sa pensée et que cela ne se voit pas. Il peut mentir impunément. Cette découverte, il la fera tôt ou tard, un jour ou l'autre, comme la mort. Tout ce que peut faire l'éducateur et je ne sais pas s'il a intérêt à le faire (c'est une autre question) est de retarder ce jour-là en filtrant ses contacts, je ne sais pas comment faire ni même si cela vaut la peine de se donner tout ce mal. En tout cas, on peut distinguer nettement cette aptitude au mensonge, ce pouvoir de mentir que l'homme possède en lui-même et qui vient de sa virtuosité dans l'articulation du penser et du dire et d'autre part l'idée de mentir qu'il n'a pas encore ; il ne sait pas qu'il peut mentir. Puisse-t-il l'apprendre le plus tard possible.

Vous vous étonneriez qu'on ne fasse pas de conférence en 1973 sans parler du sexe. Mais vous voyez ce qu'on pourrait dire sur ce sujet maintenant que le sexe est tellement à la mode et que les philosophes en parlent tellement. On pourrait montrer que là aussi l'enfant apprendra ce qu'il a à apprendre, mais tout ce qu'on peut faire c'est d'éviter certaines lectures, certains spectacles, certaines conversations pour qu'il ne l'apprenne pas trop tôt, pour qu'il ne l'apprenne pas hors de saison ; on peut retarder, arranger la manière ; l'empêcher d'apprendre c'est surhumain, impossible ; donc, il apprendra ce qu'il faut qu'il apprenne mais la manière et la date dépend de nous, de l'éducateur.

Donc, ce qui dépend de l'homme, qu'il soit médecin, éducateur, moraliste c'est toujours l'occasion et le moment, le lieu et la façon de l'apprendre, mais ce n'est pas le fait même, le fait qu'il apprenne l'effectivité du mentir, de beaucoup de choses et notamment de sa corporalité en général. Donc, l'occasion décide en fonction des circonstances, ou plutôt je m'exprime mal, car les circonstances, c'est l'occasion elle-même. L'occasion est un complexe de circonstances, un noeud de circonstances : circumstancia, les choses autour, c'est-à-dire le lieu, c'est-à-dire la date, quand, combien et comment. De nouveau Aristote : Pôs, Poson, et Pros Ti, par rapport à qui, etc ... toutes les catégories y passent, toutes les précisions circonstanciellles, voilà donc le noeud de circonstances, le contexte de circonstances qui décide de l'actualisation de la cause générale cette cause invisible, cette cause stérile, cette cause en peine, comme une âme en peine, une cause en peine d'un effet ; il y a des causes invisibles qui sont en peine de leurs effets, qui attendent un complexe de circonstances pour produire cet effet, comme les revenants qui cherchent à s'incarner, elles cherchent à s'incarner ; mais nous ne le savons qu'après qu'elles cherchent à s'incarner parce qu'en fait, ce n'est pas valable pour la mort, on finit tous par y passer, malheureusement, mais c'est valable pour

certaines choses. On peut vivre toute sa vie et finalement mourir sans avoir connu l'animosité de quelqu'un par exemple et sans l'avoir subie ; cela peut arriver si personne ne me l'a dit, s'il n'y a jamais eu la friction nécessaire pour l'apprendre. Donc, cette cause en peine, cette cause fantomale dépend de ces circonstances et des incidents de parcours ; elle naît à propos de ces incidents.

Tout cela produit de profonds malentendus. Le premier de ces malentendus et le plus fréquent, c'est de prendre l'occasion pour la cause, parce que c'est superficiel, parce qu'on l'interprète mal. La psychanalyse fait beaucoup pour apprendre ce qu'est la cause véritable. Ce n'est pas le lapsus en lui-même qui est l'occasion, un mot pour un autre. J'ai connu un psychanalyste chez lequel, quand on était à table, c'est comme si on était psychanalysé : si on versait du sel sur la table, lui et sa femme se regardaient entre eux. C'était peut-être l'acte manqué, qui sait ? En tout cas, le lapsus en lui-même est quelque chose de révélateur, de quelque chose de plus profond. Deuxièmement, il arrive aussi que l'on attache trop d'importance à cette cause lointaine, à cette cause invisible, cette cause qui est comme une veuve qui a perdu son mari. On attache trop d'importance parce que finalement elle ne nous apprend rien du tout. Si on dit : parce que j'ai dit un mot pour un autre, c'est la libido, cela n'apprend rien parce que c'est la même chose pour tout le monde parce qu'elle est tellement lointaine que finalement elle n'est pas éclairante ; en tout cas vous voyez qu'il y a beaucoup à méditer sur les rapports entre la cause et l'occasion ; mais jusqu'à présent nous l'avons surtout envisagée négativement, dans le pouvoir pour l'homme de repousser une occasion, une friction, une rencontre fâcheuse. Ce n'est pas généralement en ce sens que l'on prend le mot occasion. En général, le mot a une sonorité plutôt gaie, réjouissante, et je disais en commençant frivole même : une heureuse occasion. Une occasion, ça se capture, on court à la recherche de l'occasion, c'est une heureuse occasion. D'abord, il faut dire que l'occasion a d'abord un sens humain, et par rapport à l'homme, c'est à dire par rapport à sa destinée et pour infléchir son destin. L'homme saisit des occasions, est à la recherche d'occasions afin de transformer son destin en une destinée, afin d'élargir le carcan de ce destin et par conséquent l'occasion n'est pas l'objet de contemplation. Ce n'est pas un objet de pensée, il n'y a rien à penser en elle, nous tournons autour, nous ne pouvons pas la saisir entre le pouce et l'index, ce n'est pas un objet, elle est fugitive ; enfin tous les mots les plus légers, les plus impondérables, les plus impalpables sont encore trop lourds pour la désigner tellement elle est légère, tellement elle est inconsistante. Et non seulement elle n'est pas tangible, mais à proprement parler, elle n'est pas non plus pensable dans la mesure où elle est une créature de l'instant, où elle est imprévisible par conséquent on ne peut pas la penser à l'avance ; on ne peut pas non plus la transformer en concept à moins de la déformer et en fait elle n'est pas non plus pour nous un objet de contemplation ni de pensée spéculative, mais elle est un objet qu'on manie, et si vous consultez la langue, ce qui est à la mode aujourd'hui, vous verrez que tous les verbes qui vont avec l'occasion sont des verbes d'utilisation : "Profitez de l'occasion" comme dans les aventures des commerçants. L'occasion, c'est ce dont il faut profiter. Donc, elle est éphémère et il faut en profiter, l'utiliser et dans toutes les langues

et à toutes les époques, le verbe de l'occasion c'est en grec, chrêsthai ; dans les poèmes grecs chrêsthai tô kairô ; l'usage, chrêsis ; et dans la mesure où les stoïciens parlaient d'usage des représentations ils étaient un peu occasionnalistes eux aussi. C'est une philosophie éthique, comme chacun sait, dans laquelle l'homme mettait à profit les circonstances et les situations. Il y a donc dans l'occasion et dans le contexte favorable le bon usage de l'occasion.

Vous vous étonneriez à bon droit que nous dissertions sur l'occasion et que vous ne disions pas comment il faut s'en servir, la manière de s'en servir. Or c'est ce qu'il y a de plus difficile. Si je disais que je la fabrique par le travail et par mon effort, vous vous diriez : il se trompe, ce n'est pas de l'occasion qu'il parle. En effet l'occasion est une grâce et la grâce est une grâce c'est-à-dire qu'elle est imméritée, elle n'est pas le fruit du travail, elle vient même si je ne travaille pas. Si je l'attends comme une récompense due à mon travail, il est clair que ce n'est pas l'occasion, c'est intelligible pour tout le monde.

Donc, l'occasion n'est pas une chose qui est due au travail ; elle n'est pas une récompense ; en d'autres termes, elle n'est pas mercenaire comme disaient jadis les spirituels : elle n'est pas mercenaire, elle est une grâce.

Deuxièmement elle n'est pas davantage la conséquence, l'effet inéluctable d'un phénomène, cela va sans dire, c'est le contraire même d'une occasion, puisque une explosion qui se produit parce qu'un mécanisme d'horlogerie a été prévu par des terroristes, avec un réveille-matin ; l'explosion est prévue pour se produire à 18 heures. Or, c'est prévu par quelqu'un en vertu par exemple de la longueur du morceau de corde qui sépare la mèche et le baril de poudre. Quand le cordon sera consumé, le baril explosera. Ce n'est point une occasion.

Ni dans le travail dont vous recevez la récompense ni dans un processus déterminé nous ne trouvons l'occasion. Il y a évidemment en dehors de cela l'idée d'une prévision à l'infini, d'une prévision non mathématique bien entendu ni même approximative, mais d'une prévision plutôt intuitive. L'homme ne sait pas par définition même ce que sera cette occasion ou quand elle passera ; mais malgré tout il y a quelque chose d'imperceptible dans la prévision qu'il peut en avoir à l'infini. Plus souvent encore la préparation, la disposition à l'occasion a un caractère négatif c'est-à-dire l'homme déblaye son temps et son espace pour rencontrer l'occasion. Il ne la fabrique pas, mais négativement il se rend disponible pour elle et en déblayant des minutes vacantes par exemple ou en se plaçant là où il faut comme quelqu'un qui sait bien qu'une occasion est une occasion : il cherche à faire une rencontre heureuse, mais il n'a pas rendez-vous ; s'il a rendez-vous, le hasard serait qu'elle ne vienne pas, mais si elle vient sur rendez-vous ce n'est pas une occasion. Mais s'il rencontre une femme inconnue en voyage, n'importe où, de manière imprévisible, c'est une occasion. Il peut se mettre sur le trottoir où il faut le jour où il faut et attendre qui il faut. Donc, là où il faut, quand il faut, et celui qu'il faut, c'est la déontologie de l'occasion. Il y a, chez Aristote, une déontologie qui n'est pas un devoir moral mais qui est la manière de faire avec les choses impalpables et qui sont plus légères qu'une plume et qu'un duvet ;

la manière dont il faut en user c'est tout simplement de se mettre dans les conditions favorables à la place favorable ; et généralement, quand on se met sur le trottoir qu'il faut, c'est sur l'autre qu'elle passe et l'attente est déjouée. De toute manière, ce n'est pas ce déblaiement, cette vacance, qui sont négatives, qui sont capables de créer l'occasion ; ça a un caractère purement négatif : je me mets dans les conditions favorables mais cela ne veut pas dire du tout que ces conditions étant données, l'occasion naîtra. C'est comme quelqu'un qui attend une grâce de l'inspiration de la mission ou de l'inspiration. Pour écrire un poème, pour être inspiré, pour faire quelque chose il vaut mieux n'avoir pas la migraine, n'avoir pas froid aux pieds, être bien installé. Mais vous pouvez être bien installé, avoir les pieds chauds et n'avoir pas la migraine, et l'inspiration ne descend pas sur vous. Rien à faire ; au contraire, vous vous endormez ; le confort, les circonstances favorables endorment la vigilance et chassent l'inspiration. Et quelquefois elle descendra sur celui qui grelotte d'angoisse et de froid dans sa mansarde. C'est arrivé souvent et pas seulement dans une oeuvre littéraire : c'est le poète qui avait faim et qui était mal installé, qui s'éclairait avec une chandelle, qui ne connaissait pas le confort qui a eu l'inspiration. Par conséquent, il ne suffit pas du tout d'avoir les données matérielles et ensuite d'attendre tranquillement que l'inspiration descende sur nous. Donc cette grâce entre toutes qui est la grâce occasionnelle de l'inspiration vient sans être invitée et imméritée et elle est donc tout à fait comme ce que nous disions de l'occasion en général qui est si capricieuse.

Fénelon qui parle très bien de ces choses-là, tout à fait comme un moderne, en parlant du pur amour, a beaucoup insisté sur le côté d'abandonnement, le côté détendu des désirs ; il ne parle pas d'inspiration. Il parle de Dieu. Chacun parle de ce qu'il sait, de ses expériences. Moi c'est tellement touchant et tellement vrai de toute inspiration que je me suis toujours senti Fénelonien sans être chrétien : une profonde affinité avec cette attente, cet abandonnement d'une grâce que personne ne croit méritée et qui vient sans être attendue et qui descend sur nous sans qu'on l'attende. Par conséquent l'occasion est une espèce de proie, si l'on veut, mais pas une proie que l'on doit chasser, si vous considérez qu'on la chasse comme les papillons avec un filet, mais ce papillon aux ailes diaprées est bien plus léger que tous les papillons que l'on peut chasser dans les buissons et il y a dans la chasse quelque chose qui au contraire éloigne l'occasion et qui est contraire à cette détente, à cette simplicité dont nous parlions tout à l'heure. Donc, la détente, la légèreté ; l'occasion est légère comme un duvet, elle est impalpable comme un souffle. On n'en finirait pas avec les métaphores s'il fallait la comparer à quelque chose, elles seraient toutes trop lourdes pour la désigner et pour faire entendre ce que nous avons dans l'esprit quand nous en parlons.

Alors, l'important est le dernier moment, quand elle est toute proche, quand elle est là ; mais généralement quand elle est là, c'est trop tard. Attendre veut dire un peu avant, or, c'est l'intellect qui est construit pour prévoir les choses avant qu'elles se produisent ; attendre, cela veut dire avant, pour l'intellect donc, prendre ses précautions. Or, l'occasion ne frappe pas à la porte,

elle entre brusquement sans crier gare ; à ce moment-là la précaution est inutile ; la précaution inutile c'est bien le statut de la vie occasionnelle, on ne saurait être trop agile pour la saisir ; les métaphores sont nombreuses ; ce sont les mêmes depuis les Grecs. Je cite souvent un tout petit poème sur l'occasion : *Kairos*, composé par ce poète un peu rhéteur Posidim, et dans lequel il dit : il faut la prendre aux cheveux, c'est une dame dont les cheveux flottent au vent et qui est sur une roue comme la fortune ; par conséquent dans un état instable ; quand elle passe précipitez-vous et ne réfléchissez pas trop longtemps surtout, car tout à l'heure il sera trop tard.

Comme vous voyez nous sommes loin des occasions périodiques toujours renouvelées, celles de la vie organique par exemple, celles des *kairoï* biologiques ; pour un printemps que j'ai manqué, combien d'autres printemps s'offriront à moi que je réussirai mieux que celui-ci ; mais l'occasion, elle, s'enfuit et ne se retrouve pas.

Eh bien maintenant vous me demanderez peut-être d'honorer le titre que j'ai donné à cette conférence, ce titre un peu bizarre, cela paraît difficile à tenir de parler de quelque chose pour lequel les mots sont insuffisants ; vous vous demanderez probablement : pourquoi l'aphoristique ? Qu'est-ce que l'aphoristique a à faire avec l'occasion ? Je crois qu'elle a beaucoup de rapports avec elle et qu'elle est un peu son langage. La philosophie aphoristique est le langage et le discours de l'occasion, si on peut dire encore un discours. Le discours occasionnel est une aphoristique. Et en effet il semble que l'occasion a trouvé sa forme et son langage, son image d'abord dans un propos fragmentaire, c'est-à-dire que c'est l'expression d'une pensée fragmentaire à l'image du décau de l'occasion qui va, qui vient, se fait attendre, est sans lendemain et toujours éphémère. Et à ce point de vue il serait facile de montrer le rapport entre l'éparpillement occasionnel aphoristique dans l'histoire de la pensée et de la philosophie, et la découverte de l'usage de l'occasion notamment chez un grand espagnol du début du XVII^e siècle, que je cite souvent mais mes étudiants connaissent mes manies et ils le nomment avant que je le prononce : c'est Balthazar Gracian, grand moraliste espagnol. C'était un jésuite au début du XVII^e siècle qui a écrit un Oracle (un oracle, c'est un traité) qui s'appelle l'Oracle Manuel traduit par "l'homme de cour" et dans lequel il y a entre autres l'art de profiter des occasions qui se présentent dans les milieux fluents, changeants, tels que la cour, dans la diplomatie, dans la guerre, dans les situations qui sont fluentes et changeantes et n'oubliez pas au cas où vous le sauriez, et si vous ne le savez pas apprenez le pour ne plus l'oublier que Gracian a été traduit en allemand par Schopenhauer. Schopenhauer a traduit l'Oracle Manuel et c'est pour ça qu'il a écrit des aphorismes sur la sagesse de la vie ; c'est pour cela, vous le devinez maintenant que Nietzsche a écrit des aphorismes. La raison pour laquelle Nietzsche s'est exprimé dans la forme aphoristique, c'est Gracian lu dans la traduction allemande de Schopenhauer.

Tout ceci est historiquement important parce qu'il nous montre le lien qui existe entre la philosophie du fait divers et l'aphoristique. En effet, dans ce monde de causalité sauvage, si on peut dire, en ce monde d'occasion, il y a comme je le disais beaucoup de

possibilités d'actes en peine qui sont dans l'attente de la rencontre qui les actualisera et nous saurons que c'est une occasion lorsqu'ils les auront rencontrées justement.

Ces rencontres sont des rencontres d'un instant refermées sur elles-mêmes et qui n'ont pas de suite. Rappelez-vous ce que signifie aphorisme, aphorismos, cela vient d'un verbe grec qui signifie délimiter : aphoritzein veut dire circonscrire, délimiter ; donc , l'aphorisme est une pensée ponctuelle, une pensée circonscrite, localisée, et celui qui fait des aphorismes ne se préoccupe pas tellement de savoir quel rapport existe entre eux ; il ne fait pas avec eux une mosaïque et surtout il ne fait pas ce que Kierkegaard appellera un système. Une pensée aphoristique est le contraire d'une pensée systématologique ; le contraire de l'aphorisme, c'est Hegel, l'inévitable Hegel de notre temps. C'est pourquoi ni Kierkegaard ni Schelling ne l'aiment, le haïssent même. Non pas que Kierkegaard écrive des aphorismes mais il est l'auteur des "Miettes philosophiques" (c'est un livre de Kierkegaard ce n'est pas moi qui l'ai inventé). Les "Miettes philosophiques" sont un discours dans lequel il y a une aphoristique latente. Ce ne sont pas des aphorismes, mais l'esprit est malgré tout dans une certaine mesure aphoristique, cette disjonction qui est le régime de l'aphorisme, ce caractère non systématique, cette disjonction qui est le régime de l'aphorisme, ce caractère non systématique qui est le contraire même du discours suivi. Peut être ai-je tort de prononcer ce mot : le discours suivi, vous vous demanderez peut-être pourquoi. C'est parce que généralement on dit cela des rhéteurs de la Grèce et les rhéteurs praticiens de l'occasion après tout à leur manière étaient les techniciens de la réussite à Athènes ; ils considéraient plutôt le discours suivi comme si ce n'est pas un discours au sens discursif du mot ; c'est un cours, un cours de chant, c'est une incantation pour ensorceler l'auditeur, pour l'envoûter, pour le persuader, disons : l'art de persuader du sorcier. En réalité, c'est plutôt le dialogue platonicien avec le long questionnement avec l'interlocuteur qui est un imbécile pour susciter simplement des réponses qui sont véritablement discursives. Mais laissons ces complications de côté qui ne font que nous troubler et disons simplement qu'il y a ce rapport qui me paraît très étroit entre l'opportunisme de l'occasion chez B. Gracian, père jésuite, mais un jésuite comme on n'en fait pas, un jésuite bizarre très attaché à la montre, à l'exhibition, qui écrit un Manuel pour les courtisans ; de temps en temps, il se souvient qu'il est au service de Dieu, mais seulement de temps en temps, tout juste le temps qu'il faut pour ne pas risquer d'être classé comme un hérétique, une philosophie aphoristique et une philosophie d'une pensée fragmentaire. Beaucoup de grandes pensées philosophiques ont été des pensées fragmentaires après tout il n'y a pas que Hegel dans le monde : Héraclite est une pensée fragmentaire, Pascal est une pensée fragmentaire.

Ah ! je sais bien, vous me direz qu'on n'en conserve que des fragments. La belle raison ! C'est vraiment l'argument littéraire.

J'ai appris quand j'étais en classe de 1ère que les Pensées de Pascal sont les débris d'une Apologie de la religion chrétienne qu'il voulait écrire et qu'il n'a pas eu le temps d'écrire. On ne peut pas concevoir une conception plus stupide, plus littéraire de Pascal,

c'est vraiment une conception d'homme de lettres : il n'a pas eu le temps d'écrire son Apologie, alors il n'avait que des ébauches à donner à l'éditeur. En réalité, ce n'est pas vrai, il ne l'a pas terminée parce qu'il ne pouvait pas la terminer. Elle est inachevée parce que l'essence de la religion c'est l'inachèvement ; parce que la religion est en elle-même inachevée, parce que le christianisme est à faire, parce que le christianisme est contradictoire, parce que le christianisme est contradictoire, parce que le christianisme est absurde, comme il le dit à différentes reprises, parce qu'un contraire renvoie à son contraire. Ne me parlez pas de l'édition de ces fragments, ne me parlez pas de l'impossibilité où il était de les réunir. En vérité, l'obstacle était intérieur, il était à l'impossibilité de l'achever.

L'inachèvement : cet inachèvement, qui fait partie de l'aphoristique et qui est l'origine même de l'occasion, on le trouve même dans les titres des chapitres des Maximes (c'est le traducteur français, Amelot de la Houssaye qui appelle cela des Maximes) ; dans le texte espagnol, il n'y a rien du tout, il y a des numéros à la place des maximes. Mais les titres sont toujours des infinitifs : avoir besoin des autres, savoir attendre etc ... ce sont les titres de l'Oracle Manuel ; des infinitifs exprimant qu'il s'agit de choses inachevées qui se prolongent, qui se terminent sans se terminer en somme, qui sont en état d'incomplétude naturelle et irrémédiable, et chez Pascal donc, tous les grands renversements dont nous sommes les témoins, le renversement du pour au contre, et également le "bien que" renversé en "parce que" c'est à dire d'objection devenant elle-même un argument ; la difficulté se tournant en son contraire, c'est contradictoire ; eh bien justement c'est parce que c'est contradictoire que c'est vrai. Tant mieux si c'est contradictoire, si ce n'était pas contradictoire ce ne serait pas la religion. Toutes les obscurités tournent donc en clartés : c'est à cela qu'il vise. Ce renversement, c'est comme le jeu de bilboquet, c'est comme la jonglerie d'Héraclite, la dialectique de la paix et de la guerre, du contraire et des contraires qui avait tant séduit les Romantiques. C'est cela qui est inhérent, cette dialectique insaisissable et ce jeu de hochet et de contraire à contraire qui est propre à cette aphoristique.

Dans ce régime discontinu et décousu, je lis d'abord quelque chose de tragique ; il y a un fond de tragique. Le fait que la vérité n'est pas d'accord avec elle-même, qu'elle n'est pas systématique mais qu'elle se contredit, qu'elle est enveloppée par la nuit est évidemment une pensée tragique. C'est une des raisons pour lesquelles quelques uns des grands tragiques du XXème siècle que je souhaite que vous connaissiez un jour même de nom et même plus que de nom, comme Léon Chestov, le penseur russe mort il y a une trentaine d'années, Léon Chestov, qui a aussi écrit des aphorismes, pas pour singer Nietzsche ni pour imiter qui que ce soit, ni même Gracian, mais parce que le philosophe est dans la nuit, que l'être est un système décousu ou plutôt n'est pas un système du tout et qu'on ne peut que tâtonner en reconnaissant les objets les uns après les autres dans le décousu le plus complet.

Dans cette nuit et ce décousu, le seul lien, c'est l'obsession, c'est de revenir à un seul thème ; par exemple Pascal supplée à l'incohérence, l'irrationnel et l'occasionnel de ce régime par la

répétition inlassable, en revenant toujours à un thème, comme il le dit lui-même : revenir toujours au point de départ. Enfoncer le clou dans la tête (l'expression est de Nietzsche) est le procédé du ressassement et la répétition est parfois poignante.

Nous le retrouvons également chez Marc-Aurèle, un autre grand penseur aphoristique. Marc-Aurèle, cet empereur au moins aussi étrange que le jésuite. Ce sont des gens étranges que les aphoristiques ; ce sont des gens dépaysés, des étrangers parmi nous ; mais entre un jésuite qui s'est enfermé dans un monastère et qui a manqué être brûlé sur un bûcher et un empereur qui en faisant la guerre écrivait perpétuellement sur ses tablettes qu'il faut se souvenir que l'homme doit mourir, le lien est en effet le souvenir. Le mot qui revient sans cesse c'est : memento ; memento mori. "Rappelle-toi que tu mourras" disent les trappistes en se rencontrant : rappelle-toi !

On pourrait compter, elles sont innombrables, les pensées de Marc-Aurèle qui commencent par "Memnestô", souviens-toi. Dans le Manuel d'Epictète également, on rencontre ce mot : memnestô. En effet la mémoire est le lien, la philosophie-aide-mémoire, la philosophie mnémotechnique si je puis dire ; une philosophie mnémotechnique devant le décousu de l'existence et l'éparpillement des occasions et en même temps une philosophie de l'obsession qui est aussi présente chez Léon Chestov.

Mais en même temps il n'y a pas que le tragique qui est profondément inscrit dans l'aphoristique, il y a aussi l'humour ; mais l'humour est tragique.

A côté du calembour, il y a les pointes et par conséquent tout ce qu'il y a de plus éparpillé dans la pensée ; ainsi, les cyniques écrivaient également des apophtegmes qu'ils appelaient syllogues ; les syllogues, c'étaient des pensées décousues injurieuses, pour les grands de ce monde, Alexandre le Grand, les Grands Sages dont les cyniques se moquaient ; ce sont des moqueries, des sarcasmes.

Je ne vais pas aller à l'infini pour parler des matières les plus irrationnelles dans lesquelles l'aphoristique peut jouer un rôle. Ces matières, vous les devinez déjà d'après celles que j'ai énumérées en parlant du rôle de l'occasion et de la puissance de (l'homme) industrieux dans celle de l'occasion et par exemple la vie et la maladie.

La vie et la maladie se prêtent à l'aphorisme. D'ailleurs il y a des aphorismes d'Hippocrate, dans une matière qui surtout à l'époque et peut-être de nos jours également, ne pouvait être embrassée par un seul regard, dont on ne pouvait pas avoir une vue panoramique et qui reposait sur des impromptus et des approximations et aussi des descriptions de cas uniques, des descriptions donc souvent décousues. Et l'origine de l'apophtegme, l'exemple frappant qui aurait dû si nous avions le temps nous retenir longtemps, c'est le domaine de la catharsis, c'est le domaine de la vie morale notamment ; c'est le plus difficile de réduire à l'unité et c'est celui sur lequel il y a eu le banc d'essai dans l'antiquité grecque de l'aphoristique depuis les temps les plus reculés. C'est par pensées disjointes que s'expriment les personnages réels ou irréels qu'on appelle les Sages de la

Grèce : Solon, Lycurgue. Ce n'était peut-être pas Solon, ce n'était pas Lycurgue, c'était bien quelqu'un en tout cas qui a fait des pensées, des pensées sans système, et également des poètes sententieux comme celui qu'on appelle le "gnomique". Il s'appelle Théognis ; il est l'auteur de pensées très didactiques, de pensées morales, artistiques qu'il appelait "gnômai" ; en grec, gnomen est exactement la sententia latine, c'est-à-dire une pensée exprimée et la sententia vous fait probablement penser à Sénèque (en tout cas, je vous y fais penser). Sénèque n'a pas écrit d'aphorismes mais des petits traités ; il laisse à penser que c'est un amoureux de la phrase courte : -la ptère- la formule à l'emporte-pièce et qu'il n'a pas beaucoup le soufflé des grands discours philosophiques malgré tout.

Enfin j'avoue qu'on pourrait trouver des exemples plus nets que la sententia de Sénèque ; mais la justification de l'aphoristique serait de nouveau chez Aristote, encore qu'Aristote n'ait pas écrit d'aphorismes, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit ; l'Ethique à Nicomaque a le traité de morale pour règle. Mais regardez comment tout est composé : regardez les tableautins qui défilent, l'énumération des vertus éthiques et dianoétiques, les chapitres consacrés à chacune d'elles, cela ressemble plutôt à une galerie : le terrain est préparé pour les Caractères de Théophraste, pour la Caractérologie qu'on écrira dans l'école péripatéticienne après lui. C'est en somme, si vous voulez, une caractérologie unique, artificielle qui décrit une carte, et qui décrit les symptômes les uns après les autres. Les caractères, on les trouvera ensuite chez Théophraste, et, tous les Français le savent, chez La Bruyère qui avait lu Gracian. Au XVIIIème siècle, toute l'Europe avait lu Gracian. Il avait été traduit en français immédiatement. Sans Gracian, La Rochefoucauld n'aurait pas écrit les Maximes.

Et qu'est-ce que c'est que les Maximes ? Des aphorismes, bien entendu ; des aphorismes tragiques, des aphorismes pour un monde déchu, des aphorismes de la méchanceté de l'homme et de son hypocrisie. Toute l'Europe était gracianiste. En tout cas ces descriptions morales sont toujours courtes ; elles ont le caractère d'un compendium, même quand elles ne sont pas des aphorismes, ce sont des compendia, c'est-à-dire des résumés, des abrégés et de nouveau, des aide-mémoires. Comme dans la vie difficile où quelqu'un qui part pour le danger, s'il emporte un livre de petit format dans la poche, un philosophe de poche, non pas probablement Hegel, mais peut-être l'Oracle Manuel de Gracian, Oracolo Manual qui répond à l'édition de l'"Encheiridion", ce qui veut dire quelque chose qu'on a dans la main (cheir, c'est la main) le "manuel qu'on a dans la main" et qui vous sert dans les difficultés de l'existence.

C'est pourquoi le langage préféré de la prédication morale c'est la maxime assez courte même chez Kant, et pourtant c'est le dernier que nous pourrions trouver sur notre route, cet inévitable Kant ; s'il y a quelqu'un qui n'est pas aphoristique, qui n'est pas occasionnel, c'est bien lui ; eh bien pourtant dans sa Métaphysique des Mœurs, il y a une énumération de maximes à l'impératif. Quand vous vous exprimez à l'impératif, vous faites des Maximes morales : ne faites pas, agissez en sorte que ... Et tout à l'heure j'ai fait de la morale en disant : précipitez-vous, ce n'était pas très moral, c'était l'occasion

L'occasion : "le bonheur est dans le pré ; cours-y vite, cours y vite, il va filer". La femme est de l'autre côté de la rue : traversez vite, sous les voitures, tout à l'heure elle aura disparu. C'étaient peut-être des conseils frivoles, légers, en tout cas c'étaient des impératifs et les impératifs, tout naturellement qu'ils soient l'appel à l'action de l'homme, ne forment pas un tout, mais ils sont une série d'exhortations ponctuelles séparées les unes des autres et qui ont toujours ce caractère de nous troubler par des conseils, et moins elles sont longues, mieux ça vaut. C'est une des raisons pour lesquelles l'Evangile réduit à deux les commandements de la Thora, les commandements de la loi juive. Il n'y en a que deux mais il n'y en a que deux pour qu'on puisse les retenir par cœur : "Tu aimeras ton prochain comme toi-même, "Tu aimeras Dieu de toute ton âme, de tout ton cœur".

Ca, tout le monde peut le savoir par cœur. Pascal cousait quelque chose, un mémorial, dans la doublure de sa veste. Et en général tout ce qui est militant, agissant, ce qui n'est pas écrit, ce qui est oral, où il y a le moins de choses écrites, c'est notre propos. C'est l'à-propos d'aujourd'hui, de notre philosophie d'aujourd'hui et c'est une des raisons pour laquelle la mémoire joue un si grand rôle : on confie beaucoup de choses à la mémoire. Socrate n'a jamais rien écrit, comme vous savez ; et Arrien qui a écrit à la place d'Epictète les Entretiens d'Epictète n'a pas écrit au nom d'Arrien. Il a écrit à la place d'Epictète ; et donc, les trois grands Sages de l'antiquité : Socrate, Epictète également, bien que vous ne connaissiez pas Arrien qui a écrit ses Entretiens et le portefaix qui ne savait pas lire ni écrire probablement envers et qui Plotin professe la plus grande reconnaissance, eh bien, ils n'écrivaient pas. La chose écrite était secondarisée, subalternisée, bagatellisée, si je puis dire par l'entretien (oral), par la réadaptation au jour le jour, quotidienne, aux circonstances de la vie.

Je n'ai pas le temps de vous parler de la musique comme j'avais l'intention de le faire, et de la brachylogie contemporaine, de l'amour, de la position, de la philosophie, de ce qu'un grand musicien italien peu connu, Castelnuovo Tedesco, appelle "Stellae cadente" c'est-à-dire étoiles filantes, des mélodies brèves, brevissimes, plus brèves que les choses les plus brèves, plus légères que les choses les plus légères, et admises comme pour être plus brèves qu'un Prélude de Debussy ou une piécette d'Erik Satie. C'est l'instant de grâce et par conséquent il nous semble que dans l'aphorisme, l'occasion a trouvé vraiment son langage, un langage de l'instant ; elle s'est faite elle-même instant ; c'est l'occasion qui s'est faite instant dans cette philosophie et par conséquent qui est dans sa fugacité temporelle, dans l'instabilité ; la gracieuse occasion si volage et si inconstante que même il paraîtrait lourd de la comparer à un papillon.

J'ai revu dans une exposition il y a quelque temps, une exposition yougoslave, un bas-relief hellénique qui était probablement une imitation de l'Isis de Lysippe (j'ai oublié d'en parler tout à l'heure) qui représentait la fortune sur une roue et les cheveux au vent, et un homme qui, je crois, essaie de la retenir par ses cheveux. Et Posidime dit encore qu'elle est comme sur une lame de rasoir, c'est-à-dire en équilibre très instable et en même temps très inconfortable. Tout à l'heure nous parlions des pointes, acutesa, acutus, ce qui est

très aigu. Tout ceci ce sont des images et des métaphores pour l'aphoristique et pour l'occasion : le tranchant de la lame de rasoir, la petite pointe, la petite pointe d'esprit, la pointe par laquelle nous réalisons la juste visée de la cible ; mais ici il s'agit d'une cible mobile. Il ne s'agit pas seulement d'un point instant mais d'un point instant qui peut - être ne se reproduira plus . En un sens, tout les moments de la vie sont dans ce cas.

Toute la vie est composée d'instantanés qui ne se reproduiront plus, qui arrivent une fois et puis plus jamais. Seulement, si j'ai un instant, j'en retrouverai d'autres ; pas les mêmes, mais peut être mieux ; en tout cas d'autres et par conséquent je peux confondre un instant avec un autre comme tout à l'heure un printemps avec un autre printemps. Mais la somme de ces instants, mais la vie elle-même est aussi un grand instant, une occasion, et qui, elle, ne se reproduira plus qui est unique en son genre, et qu'on ne pourra pas recommencer si elle est manquée. Cette occasion manquée est manquée à jamais. Elle est perdue à jamais et c'est pourquoi les

hommes ont la nostalgie non pas de leur vie qui subsiste encore mais de leur jeunesse comme étant le symbole de leur vie, ce qui ne se reproduira plus. Pas le printemps qui arrive tous les ans, mais la jeunesse qui arrive une fois, et puis jamais plus.

Et pour terminer, j'ai apporté quelques vers bien de circonstance ; ils sont très beaux, très touchants ; ils ont été mis en musique par Poulenc ; et sont de Maurice Fombeure : c'est une invitation aux jeunes gens, qui n'en ont pas besoin d'ailleurs de cette invitation :

"C'est le joli printemps qui fait briller le temps
Ainsi profitez-en jeunes gens, jeunes filles
C'est le joli printemps qui fait briller le temps
Car le joli printemps c'est le temps d'une aiguille.
(Rappelez-vous Gracian)

Car le joli printemps ne dure pas longtemps".

IMPRIME PAR LES SERVICES TECHNIQUES
DE L'UNIVERSITE DE BORDEAUX III

